

INTRODUCTION

J'ÉGO-GÉOGRAPHIE...

Yann CALBÉRAC ¹

Habiter EA 2076

Université de Reims Champagne-Ardenne

Anne VOLVEY ²

Discontinuités EA 2468

Université d'Artois

DE QUOI L'ÉGOGÉOGRAPHIE EST-ELLE LE NOM ?

Alors même qu'il fait florès chez les géographes français·e·s, il est bien difficile d'avancer une définition précise du terme d'*égogéographie* ; il s'agit là d'un paradoxe qui interroge autant le mot que la communauté disciplinaire et nationale qui s'y reconnaît et qui l'emploie. Il n'existe en effet nulle part une définition précise ou consensuelle, du terme, ni dans les lexiques et dictionnaires de la discipline, ni même dans les textes officiels qui en régissent le fonctionnement académique en France. Seule la 23^e section du Conseil National des Universités (CNU) en fait usage dans les documents qu'elle met à disposition des candidats à la qualification – preuve que le terme est propre aux géographes et n'est ainsi pas répandu dans d'autres communautés, pourtant proches, comme celle des urbanistes et des aménageur·e·s – et encore avec force guillemets : le CNU consacre ainsi un usage plus qu'il ne cherche à l'imposer. Pourtant, depuis l'abandon de la thèse d'État et la définition de nouvelles modalités de recrutement des professeur·e·s des Universités, l'égogéographie s'est imposée comme l'un des exercices requis pour l'Habilitation à Diriger des Recherches (HDR), et joue donc à ce titre une fonction décisive dans la carrière, l'évaluation et la promotion des enseignant·e·s-chercheur·e·s. Fait significatif : alors même qu'il figurait en titre de l'appel à articles qui a été diffusé en vue de ce numéro³ et qu'il était dûment référé, tous les articles présentés dans ce

¹ Courriel : yann.calberac@ens-lyon.org

² Courriel : anne.volvey@ens-lyon.org

³ « Égogéographie/géographie du *je* ». L'appel pour un numéro thématique de la revue *Géographie et cultures* (20 avril 2011), <http://calenda.org/204105>, posait en effet : « Si l'autobiographie a été anciennement convoquée (Blanchard, 1963), elle a été profondément renouvelée sous l'impulsion de Chantal Blanc-Pamard (1991) et de Jacques Lévy (1995) qui a redéfini les modalités du retour réflexif et a donné un nom à ce genre : l'égogéographie. (...) C'est ce genre égo-géographique que nous souhaitons questionner dans ce numéro thématique

numéro ne se saisissent pas du terme et n'expliquent pas, dans ce cas, pourquoi il se trouve récusé (M. Blidon) ou pourquoi il se trouve remplacé par un autre (« auto-géoanalyse » et « égoscience » chez O. Lazzarotti), quant à ceux qui le reprennent à leur compte, ils l'emploient d'évidence (avec ou sans tiret)⁴, faisant plutôt porter leur effort sur ce qui vient le qualifier (« socio-culturelle » chez Y. Raibaud, « régionale » chez J.-F. Thémines et P. Caro) ou s'y substituer (« auto-ethnographie » chez L. Dupont). C'est cet écart entre le mot (répandu mais jamais questionné, sauf peut-être de manière individuelle au moment où chaque chercheur·e se lance dans la rédaction de « son » égo-géographie) et la chose (jamais définie : s'agit-il d'un genre que l'on peut codifier ou d'une pratique autobiographique et/ou réflexive ?) que cette introduction au numéro thématique « J'égo-géographie... » de la revue *Géographie et cultures* entend interroger.

L'égo-géographie⁵ s'apparente donc, en premier lieu, à un genre, c'est-à-dire « une classe d'objets qui partagent une série de caractères communs » (Foehr-Janssens et Saint-Jacques, 2004, p. 260) et désigne alors le texte de nature auto-référentielle dans lequel un·e géographe retrace le déroulement de sa carrière (un cursus) en articulant des dimensions autobiographiques et scientifiques. Le mot sert alors à désigner une des attentes de l'HDR, à savoir le mémoire de « synthèse de l'activité scientifique du candidat permettant de faire apparaître son expérience dans l'animation d'une recherche⁶ », et prend souvent la forme d'une analyse rétrospective et/ou réflexive d'un parcours académique et/ou d'un cheminement intellectuel. Là encore, un paradoxe surgit : alors que l'on doit le mot à un néologisme forgé par Jacques Lévy (1995) pour servir de titre à un ouvrage réflexif et programmatique (*i.e.* visant la généralisation de la pratique⁷), ce dernier ne

de *Géographie et cultures*, que celui-ci soit assumé ou déguisé, et ce qu'il fait à la géographie. »

⁴ À l'exception notable de J.-F. Thémines et P. Caro qui non seulement font référence à l'ouvrage de J. Lévy (1995), mais proposent une courte définition du terme, à partir de celui-ci.

⁵ Jacques Lévy propose le terme sans trait d'union, à la différence des égo-histoires des historiens (Nora, 1987). Le terme sera diversement repris parmi les géographes, avec ou sans trait d'union. Le CNU en utilise un. Dans la suite du texte, nous ferons un choix identique, afin de signaler qu'il s'agit là d'une autre proposition que celle de Jacques Lévy, proposition qui travaille à l'articulation de la question de l'égo et de la géographie, et à ses conséquences épistémologiques.

⁶ « Arrêté interministériel du 23 novembre 1988 relatif à l'habilitation à diriger des recherches » (art. 4), *Journal officiel de la République française – Lois et décrets*, 29 novembre 1988, p. 14 825.

⁷ Jacques Lévy écrit : « Mais pourquoi ne pas imaginer que ce genre de travail se généralise, devienne une 'routine' presque standardisée du travail du chercheur (...) ? » (1995, p. 13).

semble pas jouer un rôle matriciel pour définir les règles du genre. Peu de comptes rendus saluent la publication de l'ouvrage, seules les revues *Les Cahiers d'EspaceTemps* (créée et animée en partie par l'auteur) et *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims* (éditée par le département de géographie où il exerce à l'époque) s'en font l'écho (Lussault, 1997 ; Reynaud, 1995). L'ouvrage ne s'impose pas tant par la méthode réflexive ambitieuse qu'il propose (cf. *infra*), que par son titre qui joue sur l'anagramme *égo* et *géo* et qui rencontre aussitôt un succès certain dans la mesure où il fournit un terme commode pour désigner le mémoire de synthèse de l'HDR dont les attendus ont connu beaucoup d'évolutions et commencent à se stabiliser au mitan des années 1990. Surtout, le terme proposé par Jacques Lévy fait directement écho aux *Essais d'égo-histoire*⁸ assemblés et édités par Pierre Nora dans lequel « des historiens cherchent à se faire les historiens d'eux-mêmes » (Nora, 1987, p. 5) : le terme renvoie donc à un horizon connu et le projet est légitimé à la fois par la figure de Pierre Nora – qui joue un rôle décisif dans la communauté historienne et plus largement dans l'édition en sciences humaines et sociales (SHS) (Dosse, 2011) – et par celle des historiens qui ont accepté de se prêter à ce je(u) et dont la notoriété est déjà bien établie. Pour toutes ces raisons, le terme l'emporte alors sur celui proposé plus tôt par Chantal Blanc-Pamard (1991) : *Histoires de géographes*. Ce premier projet, directement transposé des égo-histoires, s'exprime en termes d'*itinéraire intellectuel* et de *cheminement* : huit géographes africanistes sont ainsi invités à se faire historiens d'eux-mêmes⁹.

Alors que l'égo-histoire est présentée par son parrain sur les fonts baptismaux comme « un genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique » (Nora, 1987, p. 5), l'égo-géographie, telle qu'elle est mise en œuvre par son Jacques Lévy, s'apparente davantage à une méthode de travail qui marque une étape dans la carrière. Le pluriel des *Essais* des historiens renvoie à une collection d'égo-histoires qui se donne d'emblée comme un genre diversement repris et adapté par chacun-e des auteur-e-s qui s'y livrent ; rien de tel chez Jacques Lévy : ses *égo-géographies*, quoique plurielles, renvoient avant tout à la singularité d'un sujet cherchant¹⁰.

⁸ Son quatrième chapitre s'intitule « Une égohistoire cognitive ».

⁹ Chantal Blanc-Pamard écrit : « Chacun sélectionne des aspects de son histoire qui ont une signification dans la dynamique dans laquelle la recherche s'accomplit. » (1991, p. 9).

¹⁰ Deux projets égo-géographiques ultérieurs, en convoquant comme Pierre Nora l'a fait, un collectif d'auteurs, s'inscrivent davantage dans l'horizon ouvert par les historiens : *Comment je suis devenu géographe* réunit, sous la houlette de Sylvain Allemand, les récits de formation de douze géographes – neuf hommes et trois femmes – bien en place (Allemand, 2007) ; Claude Bataillon rassemble dans *Géographes. Génération 1930* les témoignages de six de ses

Ainsi, l'éogéographie est loin de constituer dans la géographie française aujourd'hui un genre strictement normé, ce qui explique par exemple qu'à aucun moment le CNU n'essaie de définir des attendus précis : chaque chercheur·e a ainsi une totale latitude pour construire sa démarche loin de toute exigence générique contraignante, décidant pour son compte du dosage respectif de rétrospectivité (sur un parcours académique) et de réflexivité (sur une construction scientifique). Pour autant, l'éogéographie en tant que telle ne va pas davantage de soi, et le CNU, dans ses recommandations, se méfie d'une pratique toujours en puissance impudique : « Le CV ne doit pas obligatoirement prendre la forme d'une 'égo-géographie', dont la rédaction, par pudeur, rebute certains, ou que d'autres à l'inverse développent avec trop de complaisance¹¹ ». Sans être à aucun moment définie ni même questionnée, l'éogéographie, comprise comme un exercice narcissique, voire narcissisant – c'est-à-dire non seulement égocentrique mais dédié à l'édification de cette dimension égotique des chercheur·e·s –, se trouve ainsi d'emblée disqualifiée, au point qu'un CV détaillé la remplace avantageusement depuis 2011.

Au-delà de l'héritage historique d'une ontologie scientifique (le positivisme) qui se méfie du sujet et vise sa neutralisation ou de la dénonciation plus récente de l'« illusion biographique » – c'est-à-dire d'une identité-subjective dont le moi, comme notion, et sa mise en récit, comme procédé, opèreraient la synthèse factice afin de répondre à une « pulsion narcissique socialement renforcée » – (Bourdieu, 1986, p. 72), ce qui est en jeu à la fois dans la difficulté à (se) saisir (de) l'éogéographie et dans le procès en complaisance qui lui est fait, est précisément la problématique articulation entre le sujet cherchant et le géographique, qui implique que soient reconnues d'autres dimensions au contenu cognitif et d'autres enjeux au projet cognitif de la science géographique. C'est précisément à ce niveau épistémologique que l'éogéographie nous¹² intéresse dans la mesure où nous trouvons matière à prolonger un champ de réflexion sur le sujet des géographes que nous avons commencé à explorer à partir du terrain (colloque *À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras, 2008 ; Volvey, Calbérac et Houssay-Holzschuch, 2012) : l'égo-géographie permet de questionner l'articulation entre le sujet (dimensions subjectives de la recherche,

congénères (tous masculins) qui reviennent sur les évolutions de la discipline dont ils ont été à la fois les témoins et les acteurs dans les années 1960 et 1970 (Bataillon, 2009).

¹¹ « Habilitation à diriger des recherches en géographie. Section 23 du CNU. Nouvelles recommandations. Mai 2011 ». Site web de la 23^e section du Conseil National des Universités. <http://www.cpcnu.fr/web/section-23/recommandation-pr> (page visitée le 10 novembre 2014).

¹² Précisons que parmi les deux auteur.es qui signent cette introduction et qui ont dirigé ce numéro, l'une a fait « son » égo-géographie (Volvey, 2012) et l'autre pas encore.

enjeu subjectif identitaire dans la recherche) et le scientifique (pratique – méthodologie, écriture –, objet), ce qui nous conduit à non seulement reconnaître la place mais à étudier le travail de toutes les dimensions du sujet dans la construction des savoirs scientifiques. De plus, la démarche que nous engageons est la même que celle que nous avons aussi mise en œuvre avec le terrain (Volvey, 2003 ; Calbérac, 2010) : là encore, il s'agit de mobiliser le mot *égogéographie* et les difficultés à le définir et d'en faire un levier heuristique pour questionner les spatialités du sujet dans la production des savoirs géographiques.

LA QUESTION DU PROCÈS DU SUJET

Derrière cette formule se cache un paradoxe plus problématique : pourquoi l'égogéographie apparaît-elle comme un exercice complaisant, alors même que les géographes entretiennent un commerce déjà ancien avec l'(auto)biographie et que les évolutions les plus récentes des SHS mettent l'accent sur la production des savoirs scientifiques ? En effet, bien avant le projet séminal de Jacques Lévy et bien avant que la thèse d'État ne cède la place à l'HDR, les géographes français s'intéressaient déjà au genre autobiographique. Raoul Blanchard fait figure de précurseur : dans *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy* (Blanchard, 1961), il retrace son enfance et son adolescence sur fond de méritocratie républicaine, alors que dans *Je découvre l'Université* (Blanchard, 1963), il relate avec une ironie mordante les étapes de sa carrière universitaire. Maurice Le Lannou (1979) lui embraye le pas et raconte à son tour son enfance dans *Un bleu de Bretagne*. Pour autant, l'essor contemporain de l'égogéographie n'est pas lié à l'ancienneté de la tradition autobiographique : il est davantage à mettre sur le compte des évolutions profondes qui ont bouleversé le champ des SHS depuis une vingtaine d'années, jusqu'à faire procéder le sujet au cœur du projet scientifique.

Après le positivisme qui a voulu faire du chercheur un simple opérateur de la connaissance (Corboz, 1990) et après l'épopée structuraliste, son ultime avatar, qui a préféré les structures à l'homme et qui a subséquemment proclamé la « mort de l'auteur » (Dosse, 1991 et 1992), les SHS « s'humanisent » (Dosse, 1995) dans le « tournant interprétatif » qui s'intéresse désormais aux sujets dont procèdent des mondes (ou *geographies*) et dans le « tournant pragmatique » (Lussault, 2000) qui s'intéresse à leurs actions de mise en monde. Dès lors, le biographique revient en grâce dans des études caractérisées par leur échelle micro et leur démarche qualitative, aussi bien en histoire où la biographie constitue encore un secteur important de l'édition (Dosse, 2005), que dans d'autres disciplines des SHS, comme la sociologie – Bernard Lahire mobilise ainsi la vie de Kafka pour interroger la création littéraire (Lahire, 2010) – ou la

géographie – Jean-Robert Pitte s'intéresse à Philippe Lamour, un acteur majeur de l'aménagement du territoire en France (Pitte, 2002), et Jean-François Staszak explore les géographies de Paul Gauguin (Staszak, 2003). Mais, suivant le principe de symétrie¹³ (Latour et Woolgar, 1996), l'accent n'est plus seulement mis sur les acteurs, mais aussi sur les chercheur·e·s désormais considéré·e·s comme des acteur·e·s de la recherche à part entière et qui doivent, à leur tour, devenir objets de recherche. Cette exigence réflexive se combine avec l'intérêt ancien pour l'(auto)biographique : l'éagogéographie en vient donc logiquement à désigner l'autobiographie d'un·e géographe qui réfléchit ses actes de recherche à travers leurs différents contextes d'effectuation (institutions d'enseignement et de recherche, réseau et groupe de chercheur.es, terrain, programme de recherche, dispositif de valorisation de la recherche, *etc.*) jusqu'à ouvrir une réflexion en termes de spatialité des rapports de pouvoir et domination au sein du champ académique. Le pacte autobiographique (Lejeune, 1975) est ainsi paré de vertus réflexives dont l'intérêt pour la fabrique de la science conduit à interroger la part du sujet dans le savoir scientifique et à faire du sujet épistémique un sujet de géographie. Les travaux contemporains sur les corps engagés des chercheur·e·s dans des contextes de recherche et qui débouchent sur la question du savoir incarné (*embodied knowledge* – Parr, 2001 ; Longhurst *et al.*, 2008), sont ceux qui poussent le plus loin l'opération de déconstruction de la fiction positiviste de la neutralité des chercheur·e·s dans leurs actes de recherche et de la croyance dans le maintien de ses dimensions subjectives dans une relation d'extériorité avec les savoirs qu'ils/elles produisent (Volvey, 2014). Le corps dans toutes ses dimensions (motrices, sensorielles, émotionnelles, idéelles), parce qu'il est un outil et un instrument de la recherche et site d'une subjectivité au travail, est en effet opérateur de l'activité de recherche, médiateur de la relation de recherche, récepteur et processeur des données tirées de l'expérience empirique, *performer* des résultats de recherche, *etc.* (Borghi, Bourcier et Prieur, à paraître).

Depuis les années 1990, la géographie anglophone contemporaine pousse la question du sujet épistémique au-delà de la seule déconstruction de la fiction positiviste, pour appréhender l'enjeu subjectif-identitaire¹⁴, et notamment ses motifs inconscients, qui travaille et informe son projet scientifique (voir aussi les textes de M. Blidon et de L. Dupont, dans ce numéro). Elle place

¹³ Soit, appliquer à l'activité de recherche des géographes les mêmes questionnements, outils théoriques et méthodologiques que ceux que les chercheur·es mobilisent pour travailler sur les activités de leurs sujets de recherche, afin de faire surgir et de traiter le problème scientifique disciplinaire du sujet-chercheur.

¹⁴ La perspective identitaire ajoute la dimension de la reconnaissance et de la revendication de soi à celle du sujet.

les objets scientifiques dans la perspective des pratiques/expériences académiques (mission académique, promotion, valorisation de la recherche, *etc.*) et des pratiques/expériences scientifiques (méthodologie, écriture, *etc.*), pratiques/expériences par le moyen desquelles la question de l'identité-subjective (*positionality* ou *positioning*) se fraye et se trouve représentée dans les objets scientifiques (*situated knowledge*). Cette compréhension de la *politics* de la science, développée de manière approfondie autour du problème du terrain par la géographie féministe, implique la reconnaissance de la dimension relationnelle attachée à la *performance* scientifique (*performance of power*) et le principe spatial sur lequel elle fonctionne (distanciation, *betweenness*), augmente la finalité strictement cognitive du projet scientifique d'une dimension subjective-identitaire¹⁵ et impose la réflexivité comme méthode et norme de validité du discours scientifique (pour une synthèse, voir Volvey, Calbérac et Houssay-Holzschuch, 2012 ; Volvey, 2012, 2014). Instaurée en instrument d'objectivation des positions respectives des acteur·e·s de la recherche et des relations de pouvoir et domination inhérentes à la situation de recherche par lesquelles ils/elles (re)confirment leur(s) identité(s)-subjective(s) respective(s), cette méthode réflexive vise à rendre transparent ce qui fait problème dans la recherche (les identités sociales, les relations de pouvoir/domination) et à permettre *in fine* la validation scientifique d'un savoir scientifique certes situé mais objectivé quant à ses enjeux subjectifs-identitaires et à leurs contextes. Dans la science postmoderniste et constructiviste, le remplacement d'une démarche objectiviste visant la connaissance de l'objet en soi (*i.e* valable indépendamment du sujet qui le produit) par une démarche objectivante visant la connaissance du sujet en relation dont procède l'objet, tend à substituer la fiction ou le leurre de la (mise en) transparence du sujet épistémique à la ruse de son invisibilité installée par la science positiviste¹⁶. Cette prise en compte et au sérieux des enjeux subjectifs-identitaires qui travaillent la géographie – dans la géographie dite masculiniste (Rose, 1993 ; Sharp, 2005) et par la géographie dite féministe (Bondi *et al.*, 2002) – sera logiquement poursuivie jusqu'à la définition d'épistémologies, notamment féministes, qui fonctionneront sur le principe de stratégies identitaires, pour lesquelles la méthode (*politics of the field*) et l'écriture (*politics of the representation*) deviendront les pierres angulaires d'un projet politique pour la discipline (Nast, 1994 ; Duncan, 1996) – un projet dont les fondements sont aujourd'hui discutés (Sharp, 2005).

¹⁵ Gillian Rose (1997) écrit : « Social identity is also made and remade through the research process. (...) We are made through our research as much as we make our own knowledge. » (p. 316).

¹⁶ Gillian Rose (1997) écrit : « For if we do [transparent reflexivity], we may be performing nothing more than a goddess-trick uncomfortably similar to the god-trick. » (p. 311).

Deux questions se posent alors pour cerner la spécificité de la démarche menée par les géographes. D'une part, l'autobiographie est-elle une modalité privilégiée pour faire œuvre de réflexivité : autrement dit, l'autobiographie est-elle forcément réflexive ? Et, inversement, peut-on envisager une démarche réflexive qui ne repose pas sur un récit autobiographique ? L'horizon de cette question est la congruence des démarches autobiographique et égo-géographique : *égo-géographie* et *autobiographie de géographes* sont-ils des termes synonymes et interchangeables ? D'autre part, existe-t-il une spécificité de la démarche autobiographique pour un-e géographe, c'est-à-dire nouant ensemble les questions de la/sa géographie et de sa subjectivité ou de son identité-subjective ? Le terme d'*égo-géographie* ne sert-il seulement qu'à spécifier l'appartenance de son auteur-e à la communauté des géographes, ou bien renvoie-t-il à une spécificité analytique et/ou méthodologique que la géographie peut prendre en charge ? Faut-il (encore) faire de la géographie quand on fait *de* (et plus seulement *son*) l'égo-géographie ? Parallèlement, si l'efficace du néologisme impose *égo* en lieu et place de sujet, le travail sur cette dimension subjective et identitaire du savoir géographique n'invite-il pas à interroger les différentes acceptions de l'identité-subjective (sociale, narcissique) et à explorer à travers elles des univers métathéoriques et philosophiques distincts afin de voir ce qu'ils nous permettent de dire du géographique ? C'est alors la question de l'esthétique¹⁷ des savoirs spatiaux qui est posée (Volvey, 2014). Enfin, quel est le bon lieu du trait d'union où étudier les rapports de co-construction entre sujet épistémique et savoir géographique dans l'égo-géographie ? Ces questions dessinent un programme de recherche que ce numéro de *Géographie et cultures* espère ouvrir dans la communauté des géographes¹⁸ et qui peut se décliner dans deux directions. La première entend analyser comment différentes démarches subsumées par l'étiquette englobante d'égo-géographie peuvent articuler les dimensions (auto)biographique, scientifique et réflexive. Il s'agit donc d'un horizon à la fois descriptif et analytique qui justifie notre souhait de réunir des contributions de natures diverses et de les faire dialoguer au sein d'un numéro thématique largement ouvert à toute la

¹⁷ Le terme se réfère ici à l'exercice de la faculté d'éprouver, aux expériences qu'elle fonde et à leurs contenus (les éprouvés moteurs, sensoriels et émotionnels d'un corps engagé dans des agirs relationnels), et non pas simplement à l'éprouvé (le jugement de goût) attaché à un type d'expérience en particulier – celle d'un objet d'art – qui constitue historiquement le champ factuel des disciplines traditionnelles de l'art.

¹⁸ Au même moment, d'autres communautés scientifiques s'emparent, chacune dans leur champ, de questionnements similaires, comme par exemple les historiens : le programme ANR « Histinéaires. La fabrique de l'histoire telle qu'elle se raconte » coordonné par Patrick Garcia entend construire et analyser un corpus constitué des égo-histoires publiés dans les HDR. <http://crheh.hypotheses.org/category/histineraires>

communauté¹⁹. La seconde entend développer notre proposition théorique qui prétend enrichir le champ que ce numéro donne à voir : nous développerons nos propositions à partir de l'ouvrage *La pensée paysagère* publié par Augustin Berque (2008) et que nous lirons, même s'il ne se donne pas d'emblée ainsi, comme une égo-géographie (Volvey et Calbérac, dans ce numéro). Notre conviction est en effet la suivante : sans appareil théorico-conceptuel, l'égo-géographie restera pour la communauté disciplinaire un piège lexical, où le risque égocentrique l'emportera toujours sur l'heuristique, de nature épistémologique, de faire procéder le sujet (dans toutes ses dimensions) en géographie, et sans démarche méthodologique, un exercice sans étayage scientifique, qui ne peut entrer alors dans la panoplie du/de la chercheur-e.

LES ARTS DE FAIRE AVEC LE SUJET

Le premier chantier qui nous occupe est donc de broser un tableau des différents projets (auto)biographiques qui ont animé les géographes et d'examiner l'objet qu'ils construisent, les méthodes qu'ils mettent en œuvre et le type d'écriture qu'ils privilégient. Une typologie s'impose, qui recoupe partiellement le premier travail de compilation et de classement analytique entrepris par Pamela Moss (2001), *Placing autobiography in geography*, dans le champ exclusif des publications anglophones. À partir de l'étude approfondie, mais non exhaustive, d'un champ factuel constitué d'(auto)biographies publiées dans les géographies française et anglophone, nous mettons ici en évidence trois types – l'autobio-géographie rétrospective, l'autobio-géographie réflexive, l'égo-géographie – tous caractérisés par un objet spécifique, par une méthodologie *ad hoc*, par une manière de mobiliser la géographie et de faire procéder (ou pas) le sujet.

Le premier type – le plus évident – relève de ce que nous appelons l'*autobio-géographie*, c'est-à-dire une autobiographie rétrospective conduite par un-e géographe. Ce type est bien représenté dans la géographie française (Blanc-Pamard, 1991). Son objet est un « auto-portrait » (Marchal, 1991, p. 51), par lequel est fabriquée la légitimité d'une personnalité académique ; sa méthode privilégiée est le récit et son corpus des éléments biographiques. Il implique la géographie au sens d'un ensemble ordonné de lieux de vie ou d'exercice (*topoi* de la formation, de l'enseignement ou de la recherche) qui font scène pour le récit d'une trajectoire d'un acteur académique et fond sur laquelle se

¹⁹ L'appel largement diffusé dans les canaux habituels de la communauté (diffusion sur la liste Géotamtam, mise en ligne sur le site Calenda, etc.) n'a pas donné lieu à beaucoup de réponses, alors même que l'HDR a généralisé cette pratique. Ce faible écho de l'appel est en soi révélateur des réticences à ouvrir la boîte noire de la construction des savoirs géographiques et de la place du sujet dans celle-ci.

détache cette figure intellectuelle (enseignant-e, chercheur-e) qu'il incarne. Il est en quelque sorte la projection dans l'espace, ou spatialité, de la métaphore spatiale mobilisée par Bourdieu (1986, p. 71) pour décrire le « vieillissement social » d'une « personnalité » au sein du « champ social » – soit, la trajectoire comme série de positions successivement occupées par un agent en relation objective avec d'autres agents, et pouvant être décrite en termes de placements et de déplacements. Il est le « voyage » avec « le paysage dans lequel il s'accomplit » (Bourdieu, 1986, p. 72). Les autobiogéographies sont le fait, le plus souvent, d'hommes en fin de carrière ou à la retraite²⁰ ; elles forment donc le pendant « auto » des textes « biographiques » rassemblés dans les mélanges d'hommages et homogènes à eux. Elles sont rétrospectives, car elles mobilisent des faits passés qui servent à reconstruire après-coup la chronique d'une trajectoire de l'enfance à l'exercice professionnel en passant par la formation (Allemand, 2007) – avec ses repères, ses signes avant-coureurs, ses hauts faits, ses hasards et ses nécessités, ses rencontres et des relations situées, *etc.* Le récit articule une frise chronologique (continuité, discontinuité, crise, résilience, rythme, *etc.*) sur une carte ou cartogramme, pour servir de toile de fond à la célébration du déploiement d'une figure intellectuelle. Ce type est une forme de l'identité narrative (Ricoeur, 1985) et la géographie y joue le rôle d'un schème disciplinaire qui permet d'une part, de spatialiser l'idée de trajectoire ou d'itinéraire intellectuel et d'autre part, d'identifier le géographe (dans le chercheur) autour des figures du déplacement et du placement – que ceux-ci soient vécus ou imaginés²¹. La dimension réflexive – celle portant sur la

²⁰ Pour les générations des années 1920, 1930 et 1940, les postes de professeurs des universités sont très majoritairement occupés par des hommes (Knafou, 1997), et si des femmes ont accédé au sommet de la hiérarchie universitaire, elles n'ont pas pour autant écrit leurs souvenirs. Seule Jacqueline Bonnamour se distingue en publiant *Du bonheur d'être géographe* (2000), une réflexion et des souvenirs sur son parcours à la fois d'étudiante et d'enseignante. « Home–Reach–Journey », l'autobiographie d'Anne Buttimer (2001), fonctionne sur le même principe.

²¹ Le titre de l'autobiographie de Jean-Pierre Raison (1991), « Les va-et-vient d'un sédentaire contrarié », est à ce titre exemplaire, tout comme celui choisi par Anne Buttimer (2001) (cf. note supra), dont chaque partie est ouverte par un sous-titre composé d'un nom de lieu et d'une période (par exemple, « Glasgow, 1968-70 »), organisant son itinéraire académique dans un schème spatio-temporel. De même, si l'article autobiographique d'Edward Soja (2009) s'organise bien autour de lieux vécus (cf. note ci-dessous), l'auteur recompose son itinéraire de géographe précoce autour de la place liminaire prise par un lieu imaginé, Andorre, dans son désir de connaître géographiquement : « In my first school report at Public School 6 I shared my amazing discovery of Andorra (...). I felt both wonder at its appearance, literally and figuratively, and a little dismay at my failure to know of its presence. I became determined to find out about all the other tiny countries hidden away from itinerant cartographic adventurers (...). (...) Oh, how I wanted to be there, to take a trans-scalar journey, to do what today would be called Google-earthing in post-tsunami Aceh. I kept trying to explain to my childhood friends the thrill that was attached to amassing geographical knowledge and vicariously visiting foreign places, but few would understand. (...) Geography

géographie (au sens de science géographique cette fois) associée à cet itinéraire intellectuel spatialisé – y est le plus souvent absente, mais pas toujours complètement néanmoins²². Dans ce deuxième cas, la spatialisation sert à articuler l'histoire disciplinaire et l'histoire singulière du/de la chercheur·e pour qualifier la participation à et la place de celui/celle-ci dans l'évolution paradigmatique et ses contextes d'émergence (Harley, 1995 ; Bataillon, 2009). Dans l'exercice autobio-géographique en général, la dimension subjective, la réflexivité portant sur les rapports entre le sujet et le savoir produit, sont inexistantes. Seuls les « restes » de l'activité scientifique, non-dits et non élaborés en savoir géographique (comme les dimensions sensorielles, émotionnelles, affectives, imaginaires, fantasmatiques attachées aux lieux ou aux rencontres situées), transforment la toile de fond en carte sensible et contribuent à humaniser la figure académique en une personnalité scientifique. Derrière ces « autobiographies 'de savants' qui sont l'apanage d'une notoriété déjà bien établie et une sorte de cadeau de départ en retraite que l'on s'offre après une brillante carrière » (Lévy, 1995, p. 13), on retrouve en France les textes publiés dans le sillage de l'autobiographie matricielle de Raoul Blanchard (1961, 1963), éditée en deux volumes à la fin de sa carrière. L'ouvrage de Paul Claval (1996), *La géographie comme genre de vie, un itinéraire intellectuel* correspond à ce type de production : la note liminaire de l'éditeur (Georges Benko) rappelle qu'il est le fruit d'une commande faite à l'auteur et dont le but est de mettre en lumière « les étapes d'un parcours, les obstacles rencontrés, l'accueil réservé à ses travaux, sa conception de la géographie d'aujourd'hui et la manière dont elle avait mûri » (p. 7). Claude Bataillon (2008) conduit un projet similaire en retraçant les étapes de sa carrière en Amérique du Sud. Dans ces travaux, l'espace de vie et académique, sont mobilisés comme un dispositif pour objectiver, à l'échelle micro et autour d'un parcours singulier, les rapports de pouvoir qui animent l'académie et configurent les trajectoires individuelles. Dans ce type entrent aussi, outre les mélanges évoqués ci-dessus, les bio-géographies, c'est-à-dire les biographies faites sur des

was my secret life, full of imagined adventure and discovery in other worlds out beyond the familiar geographies I more directly shaped and was shaped by on and off the streets of the Bronx. » (2009, p. 30).

²² Jean-Pierre Raison (1991, p. 41) écrit : « À ce point, je me sens attendu. Il me faudrait définir ma géographie. N'y comptez pas : je persiste. Je n'ai nulle définition de la géographie. (...) J'avoue-là une infirmité ; une forme de mémoire me manque, la mémoire des théories ». *A contrario*, Edward Soja (2009) donne un contenu de sens à son propos autobiographique, « Thinking spatially », via la spatialisation du récit de vie qui organise les parties de l'article – « Finding Andorra », « The spatial turn begins in Paris », « The postmodernization of geography in Los Angeles », *etc.* Il écrit : « Framed by a series of autobiographical notes and by a belief that biographies are as much geographies as they are histories, what follows aims at gaining some further understanding of this still advancing and potentially epochal paradigm shift. » (p. 12).

géographes, à l'image des travaux d'André-Louis Sanguin sur Paul Vidal de La Blache (Sanguin, 1993), de Denis Wolff sur Albert Demangeon (Wolff, 2005) ou de Christian Daudel sur Jean Demangeot (Daudel, 2008). L'intérêt pour ces biographies intellectuelles et scientifiques de géographes s'explique en grande partie par le renouveau et la vitalité de la biographie en histoire (Dosse, 2005), mobilisée ici comme une modalité de l'histoire de la géographie.

Le deuxième type est constitué des *autobiographies réflexives*. Elles s'inscrivent par conséquent dans la norme de scientificité attachée aux géographies post-modernistes et constructivistes. Si l'exercice de réflexivité qui la régit, se trouve souvent élaboré dans les articles/textes scientifiques mêmes, où il constitue logiquement un élément obligé et normé du régime du discours scientifique actuel (Katz, 1992 ; Aitken, 2001), la méthode a aussi relancé l'autobiographie (Moss, 2001) – au sens d'un genre scientifique à part entière – en lui donnant une orientation véritablement réflexive. Ce type est donc représenté dans la géographie anglophone, mais se développe aujourd'hui, y compris dans la géographie française – comme le montre ce numéro. Son objet est le dégagement de l'identité-subjective, par lequel est objectivée la position du/de la chercheur·e au sein des rapports de domination/pouvoir dont est issu son savoir situé, sa méthode est la réflexivité²³ mélangée de narrativité, son corpus des éléments biographiques. Elles se distinguent des premières notamment par le rôle de dispositif (au sens foucauldien du terme) qu'y joue l'espace, répondant ainsi à l'application stricte d'un principe de symétrie. D'une part, les lieux de vie et l'ensemble des lieux de l'espace académique peuvent être mobilisés pour objectiver, à l'échelle micro et autour d'un parcours singulier, les enjeux subjectifs-identitaires et leurs contextes – les rapports de pouvoir et les vulnérabilités qui animent les *topoi* de l'académie (lieux d'enseignement, de production et de valorisation de la recherche) – qui configurent les trajectoires individuelles (Archer, 2001). D'autre part, l'espace/le(s) lieu(x) de recherche peu(ven)t être mobilisé(s) pour proposer une *auto-ethnography* (Moss, 2001, p. 13), qui se développe alors autour de l'expérience spécifique de terrain (voir la collection *Doing fieldwork*, 2001, notamment Myers, 2001, Hapke et Ayyankaril, 2001 ; Kobayashi, 1994 ; Avis, 2002) comprise comme engagement dans des rapports de pouvoir/domination ou de vulnérabilité – rappelant que le terrain a été la pierre angulaire de conversions épistémologiques et la condition du renouveau qualitatif de la science géographique vers son « tournant interprétatif » qui *in fine* se replie sur le/la chercheur·e dans une interrogation réflexive (Volvey, 2014). Parfois, les deux spatialités sont mobilisées à la fois (Cook, 2001). Cette orientation auto-ethnographique se développe aujourd'hui sous des formes radicales,

²³ Soit l'objectivation systématique des identités-subjectives et de leurs contextes de définition.

quand, dans le cadre des méthodologies qualitatives, le vivre avec (et non pas sur) le terrain devient un moyen de la relation méthodologique – moyen objectivé dans les articles scientifiques – pour produire un savoir situé (Aitken, 2001 ; Punch, 2001 ; Cupples, 2002 ; Lloyd *et al.*, 2012). L'ensemble de ces productions est le fait de géographes en activité, la représentation des femmes géographes, en accord notamment avec les attendus de la géographie féministe, y est significative. Cette modalité de l'autobiographie avec l'espace fait évidemment procéder le sujet et l'identité subjective, et participe de la stratégie d'*empowerment* des géographes qui l'a produisent. Une stratégie construite autour du problème de l'« autorité » scientifique qui, via la question de la représentation par le texte (« *politics of representation* »), aboutit à la question de l'autorat (« *voicing the self*²⁴ » – Avis, 2002) : dans le texte autobiographique, la représentation de l'autorité scientifique de l'auteur·e dépend strictement de l'objectivation de l'identité subjective du/de la chercheur·e et des contextes de sa (re)construction. On voit alors combien, si la question du « tournant interprétatif » est bien articulée à celui du « tournant linguistique » pour ce qui concerne les méthodologies de recherche²⁵ (Crang, 2002), elle l'est symétriquement pour le/la chercheur·e, et fait de l'autobiographie un élément clé de la *politics* de l'activité scientifique. Enfin, notons que ce type d'autobiographie réflexive – quand elle est dûment investie et strictement conduite (voir l'article de M. Blidon dans ce numéro) –, si elle articule précisément sujet et géographie (l'identité subjective est construite dans l'objet scientifique via la méthode et représentée via le discours scientifique²⁶), ne fait procéder qu'une seule et unique dimension reconnue de l'identité subjective – soit, la dimension sociale de l'identité, pensée dans les termes des catégories d'appartenance de sexe, genre, race, classe, *etc.* associées à la question des rapports sociaux de pouvoir et de domination (hétérosexualité, patriarchie, *etc.*). C'est le cas, même quand cette définition de l'identité entre clairement en contradiction

²⁴ Avis (2002) discute de « the gendered nature of voicing the self » pour associer, du côté du paradigme masculiniste de la géographie classique, neutralité-universalité du sujet cherchant et choix de celui-ci de taire (« left invoiced ») son identité (« senses of self »), et du côté du paradigme féministe, travail de positionnalité et choix de dire (« spoken ») son identité : « (...) 'the invisible me' advocated in traditional research guidance is a very masculine construction. To stay silent on the subject of the self implies a certain surety in the subject position that you occupy and a security in the knowledge that other people are appreciative of that position; and so those who use 'we' are sure in the knowledge that they are understood without having to declare their presence and position. » (*ibid.*, p. 199).

²⁵ Dans ce texte notamment, M. Crang, met en évidence l'orthodoxie discursive attachée aux méthodologies qualitatives : « listening to, giving voice to and representing the silenced » (*ibid.*, p. 648).

²⁶ Nous renvoyons à notre article « 'Chose obscure avant qu'on la dise'. Une lecture égo-géographique de *La pensée paysagère* d'Augustin Berque » dans ce numéro.

avec les appareils théoriques mobilisés pour fonder la méthodologie – le terrain qualitatif, par exemple, est clairement fondé sur des emprunts aux théories du *care* qui sont des théories de l'identité narcissique – dont procèdent les expériences qui sont traitées par la démarche réflexive (Bondi, 1999). Malgré l'intérêt porté par ces courants au terrain comme situation relationnelle objectivable dans les textes pour penser la question de l'identité subjective du/de la chercheur·e, il existe une contradiction entre le faire de terrain et le dire sur le terrain (voir Volvey, 2012, 2014).

Le troisième type est celui de l'*égogéographie* telle que l'a formulée Jacques Lévy dans *Égogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive* (1995). À notre connaissance, ce texte est un hapax, qu'il importe néanmoins de présenter comme un type, compte tenu du fait qu'il est à l'origine du terme qui nous occupe ici, et qu'il est pourvu d'un horizon méthodologique et épistémologique ambitieux pour la discipline. Selon son auteur, l'exercice se tient entre les deux écueils de « l'autobiographie de 'savants' » (p. 13) et de « l'écueil narcissique » (p. 166). Son objet est l'« autoportrait avec géographie » (p. 73) et son projet scientifique est celui d'une « subjectivité cognitive » (p. 12), par lequel est reconstruite une « biographie cognitive » (p. 14). Sa méthode privilégiée est donc l'« auto-analyse » critique (p. 11) de textes et de rencontres avec des chercheur·e·s et leurs textes, et son corpus, ses écrits et des éléments biographiques. D'emblée, cette démarche autobiographique centrée sur « la dimension proprement intellectuelle de l'itinéraire » (p. 20), se présente comme un projet scientifique que l'on peut décomposer : 1) présentation d'un champ factuel dont les textes et rencontres sont des « matériaux », 2) exposé de la méthode : classement chronologique des faits, généralisation par une démarche inductive pour tendre vers un cadre théorique, 3) (ré)application déductive de celui-ci aux éléments du champ factuel, 4) ouverture d'un horizon épistémologique ambitieux, « une théorisation de la dimension cognitive du psychisme » (p. 18), voire une théorisation de la psychologie de l'innovation scientifique. Il promeut une méthode de type réflexif qui en reconnaissant la part du « dispositif productif que constitue un individu » (p. 12) dans le savoir, en pensant que « fabriquer la science implique de mettre en œuvre des dispositions étrangères à l'univers des discours scientifiques » (p. 12), appelle à une nécessaire « objectivation du subjectif » (p. 16). La subjectivité qu'il appréhende ici est définie par les dimensions du cognitif (« projet ») et de l'affectif (« désir ») (p. 123), et leur rapport, qui règlent l'activité scientifique (et notamment l'innovation) – sans que soit d'ailleurs évoquée une notion qui sert communément à les articuler, la *libido sciendi* (soit, le désir de savoir). Ainsi, si la part du sujet qui conduit la recherche est bien reconnue dans l'*égogéographie* (« procès du sujet » – p. 10), la question de l'enjeu subjectif et notamment de l'enjeu subjectif-identitaire, dans leur dimension consciente et/ou inconsciente, n'y est, pour sa part, pas envisagée. La géographie que Jacques

Lévy convoque est théorique, à la fois circonscrite par le champ des textes de l'auteur et d'autres auteur·e·s, et projetée comme schème explicatif dans la théorisation de la « psychologie de la recherche ». Il présente notamment une spatialisation des modalités cognitives et affectives de l'activité psychique (p. 123), qu'il organise autour des concepts clés de sa propre proposition scientifique en géographie (réseau, métrique...). De manière générale, l'originalité de cette proposition, réside dans le fait que le lieu de l'articulation entre le subjectif et le géographique est essentiellement le texte (celui de l'auteur ou celui des autres chercheur·e·s), tel que mobilisé dans un double « travail » (p. 12, 175) d'écriture (et/ou de lecture), où se lient la dimension cognitive et la dimension affective. Ce n'est pas tant la biographie du chercheur qui est interrogée ici, que sa « légitimité » (p. 17) scientifique : c'est donc la « fonction d'auteur » selon la formule de Michel Foucault (Foucault, 1969 ; Ponton, 2004) qui est travaillée dans ce texte, concomitamment avec l'achèvement de la thèse d'État (Lévy, 1994). Les *égogéographies* de Jacques Lévy sont donc bien non seulement une entreprise d'autoréflexivité sur la proposition scientifique, mais aussi un cadre théorique pour (re)conduire un tel exercice au-delà de cette expérience particulière. Par conséquent, elles sont, par définition, un exercice de maturité scientifique qui vise l'objectivation de celle-ci dans le texte, mais ne convient pas aux retraité·e·s²⁷. Cette démarche est compatible avec les attendus de l'HDR qui se met en place dans le même temps et qui aurait pu être le moyen de la généralisation souhaitée par Jacques Lévy. Il semble toutefois que ce travail fondateur n'ouvre pas une lignée : dans la grande majorité des HDR que nous avons consultées, c'est le récit autobiogéographique qui l'emporte largement. Cette hypothèse ne peut malheureusement être validée : le dépôt des mémoires d'HDR n'est pas obligatoire (et donc pas systématique), et les pratiques d'auto-archivages²⁸ sont encore limitées, si bien qu'il est encore difficile de constituer – et *a fortiori* d'étudier – le corpus des HDR soutenues²⁹. L'exigence de la méthode,

²⁷ La note liminaire à l'ouvrage de Paul Claval (1996) rédigée par Georges Benko évoque l'ouvrage de Jacques Lévy, qualifié par contraste de « géographe encore jeune » – celui-ci a quarante-trois ans lorsqu'il publie *Égogéographies* alors que Paul Claval en a soixante-quatre lorsqu'il publie *La géographie comme genre de vie* –, signifiant par là-même que la proposition de Jacques Lévy inscrit la réflexivité dans le parcours intellectuel même, comme un moment et une modalité de celui-ci.

²⁸ L'auto-archivage est le dépôt volontaire par un·e chercheur·e et auteur·e de son travail sur un site d'archivage électronique, sur lequel le document sera accessible de façon libre et pérenne. Les archives ouvertes HAL SHS (<http://halshs.archives-ouvertes.fr>) ou TEL (<http://tel.archives-ouvertes.fr>), archive dédiée aux thèses et aux HDR, en constituent de bons exemples.

²⁹ C'est l'intérêt du projet ANR « Histinéaire. La fabrique de l'histoire telle qu'elle se raconte » : une collecte systématique des HDR soutenues en histoire aboutit à la construction d'un corpus qui devient ainsi le matériau de la recherche.

l'absence de références bibliographiques pour supporter ses fondements (définition du sujet, éléments pour une théorisation de la dimension cognitive du psychisme) ainsi que les concepts utilisés (le couple cognitif/affectif, notamment), rendent peut-être la reproduction de l'exercice difficile.

Notre typologie met donc en évidence la diversité des usages de l'(auto)-biogéographie en géographie, repérables sur les quatre critères initialement identifiés. Pour autant, aucune de ces voies ne met en relation de manière systématique le sujet épistémique (défini par les modalités diverses de son identité-subjective) et sa géographie (entendue à la fois comme un corpus de connaissance et comme un ensemble de méthodes), justifiant la reconstruction et l'usage plein du terme *égo-géographie*. C'est cette voie que nous souhaitons maintenant explorer et qui constitue le cœur de notre proposition que nous allons maintenant détailler.

MÉTHODES ET OUTILS POUR DES ÉGO-GÉOGRAPHIES

La difficulté à articuler l'*égo-géographie* – dans une perspective où il serait donné un sens fort, en tout cas objectivé et construit, à la fois à égo et à géographie – avec les différents types de démarches autobiographiques identifiés oblige à questionner ce terme et à construire plus avant son contenu. L'écueil réside en effet dans le paradoxe pointé dès le début de cette introduction : le terme est répandu, mais ce qu'il recouvre reste encore flou comme l'atteste la riche diversité des voies empruntées dans ce numéro.

Les auteur·e·s dont les contributions sont ici rassemblées, sont tou·te·s en activité et appartiennent à la génération qui a participé à la réception en France des avancées de la science anglophone (Staszak, 2001) : de ce fait, ces textes présentent, à des degrés divers d'approfondissement, un recouplement notable des différentes inflexions de l'exercice (auto)biographique par la référence généralisée à la réflexivité ou à la démarche réflexive. Intégrée comme une nouvelle norme scientifique de construction des savoirs, cette référence facilite la montée en puissance de la question de l'identité-subjective et sa mise en rapport avec la question géographique.

C'est à une réaffirmation et à une reformulation de sa proposition que **Jacques Lévy** s'applique dans, *Puissance de la dérivée. Égogéographies aujourd'hui*, revenant, selon le principe même de la démarche textuelle qu'il prônait alors, sur le texte en question (Lévy, 1995)³⁰, et mettant fin à l'attente d'Alain Reynaud (1995) d'une seconde édition, totalement refondue... vingt ans après. Il met l'accent, cette fois, sur la « démarche

³⁰ « Vingt ans après, je me demande si il y a quelques enseignements à tirer de cette expérience. »

réflexive », sur la « géographie du moi »³¹ (notamment, la « spatialité individuelle » associée notamment au terrain d'observation³²) et, sous forme d'une ultime interrogation, sur les rapports d'information réciproque – voire de co-construction – entre identité subjective (« personnalité ») et « production scientifique ».

Reprenant l'anagramme égogéographie pour centrer son effort réflexif sur sa dimension « socio-culturelle », le texte d'**Yves Raibaud**, *Vertes campagnes. Égogéographie socioculturelle* est sans doute celui des textes rassemblés ici, qui s'apparente le plus à l'autobiographie rétrospective. Il décrit la longue émergence de la géographie (comme discipline) et de son objet (la géographie du genre dans le champ factuel des pratiques musicales) via une pratique professionnelle non disciplinaire qui lui sert de terrain. Il montre le lent processus de mise en résonance des données factuelles ainsi collectées avec des textes de géographie, installant la pertinence de son choix disciplinaire au regard des faits. Puis renversant cette construction centrée sur le rapport empirie/théorie, il conclut sur un questionnement de type subjectif, et sans doute subjectif-identitaire, qui implique la géographie (à la fois mobilisée et produite par lui) : « La géographie n'aurait-elle pas été pour moi, au final, l'affirmation d'un géographe autocréateur des situations qu'il traverse, au hasard des rencontres ? »

Le texte d'**Emmanuel Jaurand**, *'C'est vous le transfuge ?' Réflexions sur la phase géomorphologique d'un itinéraire de géographe*, est lui aussi de type autobiographique rétrospectif. Pour présenter l'« expérience personnelle de crise dans un itinéraire de géographe » et sa résolution, il fait le choix de raconter une chronique de l'évolution paradigmatique de la discipline à partir d'un itinéraire scientifique personnel, chronique qui, en retour, légitime les bifurcations du parcours personnel. Il montre alors comment l'investissement de textes disciplinaires de nature épistémologique a constitué le levier de sa mutation disciplinaire vers la création d'une « identité professionnelle atypique ». Il conclut par une mise en correspondance d'une crise disciplinaire et de sa crise personnelle qui – même généralisée à l'échelle de la communauté disciplinaire – ouvre sur une question de type identitaire : « Selon un schéma connu en psychanalyse (...), le dépassement de la crise géographique est passé, pour la discipline comme pour les géographes, par le souci de renouer les fils d'une histoire, de retrouver une continuité et de poursuivre la construction de son identité personnelle et d'une identité collective à la pluralité désormais assumée. »

³¹ « Il me semble aujourd'hui que la relation que nous avons à l'espace comme chercheurs ou, plus généralement, en même temps que nous sommes chercheurs mériterait exploration. »

³² Une position qu'il développe aujourd'hui à travers la série de films pédagogiques *Lieux pensant/Thinking places* qu'il a conçue et réalisée en 2014 autour de plusieurs géographes français.

Le texte de **Jean-François Thémines** et de **Patrice Caro**, 'Normandie sensible' d'Armand Frémont : *tableaux d'une égogéographie*, est pour sa part une lecture égogéographique de l'autobiographie rétrospective publiée par Armand Frémont, alors âgé de 76 ans. Cette lecture met en évidence les imbrications entre l'activité conceptuelle et théorique du géographe, l'espace vécu, et la dimension spatiale du rapport au monde du sujet de l'expérience sensible, éprouvée via la pratique méthodologique, pour faire de la « Normandie sensible » la matrice pratico-paradigmatique de sa géographie. Elle interroge à partir de là, la fonction politique de cette autobiographie, c'est-à-dire sa manière de (vouloir) participer à la configuration d'un territoire, la Normandie, instauré en paradigme (au sens strict) de sa géographie.

Avec le texte de **Louis Dupont**, *Terrain, réflexivité et auto-ethnographie en géographie*, nous entrons dans l'autobiographie réflexive. À l'instar du texte de Ian Cook (2001) évoqué plus tôt, il articule une démarche de réflexivité d'une part autour de la pratique de terrain et sa représentation pour dégager la posture personnelle du sujet épistémique, et d'autre part, autour de l'espace académique pour penser sa posture scientifique, en l'occurrence traversée par une discontinuité culturelle en matière disciplinaire.

Si le point de départ du texte de **Marianne Blidon**, *Les sens du je. Réflexivité et objectivation des rapports sociaux*, est bien « l'analyse des interpellations, des assignations et des injonctions sexuelles et genrées qui ont émaillé son travail de recherche, anecdotes heuristiques qui [l']ont obligée à formuler un 'je', femme hétérosexuelle, mais aussi à différencier l'énonciation d'une position et la prise de conscience de ce que cette position implique en terme de rapports sociaux », celui-ci propose *in fine* une analyse critique du rapport entre (injonction à, conduite de la) démarche réflexive et *politics* effective d'une recherche prise dans la logique académique des rapports sociaux.

La bande dessinée proposée dans ce numéro par **Hervé Regnauld**, constitue une modalité originale du carnet de voyage, et prolonge ainsi le « carnet de colloque » qu'il avait dessiné lors du colloque « À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie » organisé à Arras en 2008 (Regnauld, 2012). Elle rappelle le rôle du graphique dans la représentation de la pensée géographique et, partant, met en avant sa capacité, comme pratique et forme plastiques, à représenter de manière organisée des éléments de type égo-géographique. En quelques phylactères qu'il dessine et où il se dessine, s'il montre les rapports entre 1) les modalités de la pratique de terrain (démarche déductive organisant le rapport théorie/empirie, expérience liée à une pratique), 2) le fonctionnement d'une communauté disciplinaire (pratique collective, références bibliographiques et culturelles communes, rapports croisés de genre et de génération), 3) les modes d'installation des champs factuels et théoriques pour faire régime

(actuel ?) de scientificité (cercle vertueux de référentialités partagées), Hervé Regnauld représente aussi pour nous les donner à voir, en miroir de l'*égogéographie* (Lévy, 1995) mais à partir d'une scène de terrain, les dimensions du sujet épistémique qui s'y trouvent alors construites : l'autorité scientifique attachée à la fonction d'auteur (production de textes de référence – auteur·e –, connaissance des textes référents – lecteur·e –, application des connaissances issues des textes de référence – chercheur·e).

Le texte d'**Olivier Lazzarotti**, *Prémices d'une auto-géoanalyse*, est, pour sa part, directement en lien avec les problématiques que prétend poser et traiter ce numéro thématique : la question du sujet, de sa dimension subjective-identitaire, la manière dont cette question se fraye dans le savoir disciplinaire (dans l'objet, dans la démarche scientifique). Il écrit : « Ce qui, aujourd'hui, compte pour moi fondamentalement est (...) la mise en perspective réflexive d'une de mes 'béances' géographiques inaugurales du Monde avec un choix de science, désormais associé à celui d'une formulation de sa conception. » et « mon existence a pu être le laboratoire, intellectuel, certes, mais aussi expérimental, du développement de mes conceptions de la science géographique. » Aussi bien dans les termes employés, que dans la démarche, on pressent aussi un arrière-plan théorique qui pose implicitement la reconnaissance non seulement d'une subjectivité et d'une identité au travail, mais de leurs dimensions inconscientes.

En fin de numéro, la note de lecture d'**Anne Volvey**, *Au fond de soi, (la performance de) la ville. Une lecture égo-géographique de La forme d'une ville de Julien Gracq*, propose une interprétation égo-géographique d'un texte autobiographique, qui ne se donne pas directement comme géographique, mais que la culture géographique de son auteur alimente et organise néanmoins. Cette relecture de ce texte-limite (car littéraire) dans le sens du projet géographique qui occupe ce numéro, est problématique car ce récit de formation est aussi, en filigrane, celui de l'abandon de la géographie comme discipline scientifique pour des raisons égo-géographiques.

Le deuxième chantier que nous souhaitons ouvrir – et qui n'entend en aucun cas réduire la pertinence et la variété des différentes démarches mobilisées dans les contributions ici réunies – vise donc à ériger l'égo-géographie en un concept de plein droit, loin de tout soupçon d'impudeur ou de complaisance. Les grands principes qui fondent ce programme de recherche sont esquissés dans les lignes qui suivent ; il sera mis en œuvre dans l'article consacré à *La pensée paysagère* d'Augustin Berque que nous publions dans ce numéro, et qui aura donc à la fois une valeur programmatique et illustrative de la démarche que nous proposons (Volvey et Calbérac, dans ce numéro).

Avant d'ouvrir un champ, il convient de déminer le terrain. D'une part, il faut désamorcer le soupçon de complaisance qui ne cesse de peser non seulement sur les démarches autobiographiques, mais surtout sur tous les

projets qui visent à interroger explicitement l'égo. Placer le sujet épistémique (c'est-à-dire le sujet cherchant) et la problématique de l'enjeu identitaire (conscient et inconscient), au cœur de l'interrogation ne relève pas de l'égotisme : il s'agit au contraire d'assumer pleinement les tournants interprétatif et actoriel, et de prendre en charge l'exigence réflexive qu'ils imposent. D'autre part, il faut abandonner l'équivalence problématique et peu féconde de l'autobiographie et de l'égo-géographie. Comme la typologie l'a révélé – mais il en va de même avec les éléments typologiques proposés par Pamela Moss (2001) –, ces deux démarches ne sont pas sur le même plan, et ne peuvent donc être ni congruentes, ni exclusives : il est en effet possible d'être (auto)biographique sans être réflexif ; il est possible d'être réflexif sans être (auto)biographique. Il s'agit donc de faire sortir l'égo-géographique du pacte autobiographique où on a voulu l'enfermer et de chercher à articuler différemment le biographique et le réflexif, tout en remplaçant le sujet épistémique (substitution de la question du sujet et de l'identité à la question du vécu biographique) et la géographie (remplacement de la spatialité du vécu par la science géographique – méthode et objet) au cœur de la démarche pour les faire procéder ensemble – c'est-à-dire dans leur rapport de co-construction. Il importe aussi de rappeler à la fois la proximité mais aussi les profondes différences qu'entretient l'égo-géographie avec l'égo-histoire. Certes, le terme forgé par Jacques Lévy s'inspire de ce qu'ont fait les historiens quelques années avant lui, mais il ne faut pas pour autant faire de l'égo-géographie le pendant géographique de l'égo-histoire. Quand Pierre Nora exhorte les historiens à « se faire les historiens d'eux-mêmes » (Nora, 1987, p. 5), il s'inscrit dans les débats historiographiques de son temps, notamment le retour en force du sujet dans l'écriture historique (Dosse, 2011) : le nouveau genre qu'il propose constitue « un genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique » (Nora, 1987, p. 5). L'égo-histoire constitue donc un bel exemple d'application du principe de symétrie, et si elle prend la forme d'un récit autobiographique, c'est non seulement parce que l'histoire entretient un commerce ancien (et problématique) avec le récit (Dosse, 2010), mais aussi parce que le biographique constitue un matériau privilégié pour l'historien (Dosse, 2005). Deux problèmes sont ainsi mis en lumière. Le premier est celui de l'écriture de soi qui interroge autant la sensibilité des historiens que la construction de leurs objets³³. Le second est celui de la mise en récit du *je/moi*.

³³ La publication posthume de la première version de l'égo-histoire – rédigée à la troisième personne – de Georges Duby met bien en lumière la difficulté, pour un historien de sa génération, à faire procéder le *je* (Duby, 2011). Il faut bien du chemin – une génération – pour que cette question centrale du sujet – envisagée sous l'angle du plaisir entretenu avec la matérialité du travail d'archives – soit au cœur du *Goût de l'archive* d'Arlette Farge (1989).

L'égo-géographie devrait être, pour les géographes, une application du même principe de symétrie qui anime les historien-ne-s, qui conduirait à reconnaître et à énoncer à travers elle *une question géographique*, de nature épistémologique (Wünnenburger, 1996). Deux problèmes se posent alors pour les égo-géographes en devenir. D'une part, il convient de cerner l'objet de l'égo-géographie : il ne s'agit pas tant d'interroger la vie des géographes dans ses dimensions académiques et/ou scientifiques – ce qui la dégage définitivement du projet (auto)biographique – que leurs spatialités et ce qu'elles ont à voir avec les savoirs qu'ils produisent. Il ne s'agit pas non plus seulement de considérer le géographe (figure ou personnalité académique et scientifique), mais bien le sujet épistémique dans toutes ses dimensions (de la subjectivité à l'identité, dans sa dimension narcissique et/ou sociale, dans son expression consciente et/ou inconsciente), et, ce faisant, atteindre la part esthétique (au sens défini plus tôt) du savoir géographique. Enfin, il s'agit de porter une attention serrée aux dispositifs spatiaux sur lesquels s'articulent préférentiellement ces deux pôles, l'égo et le géographique, via les pratiques et les expériences qui leurs sont attachées. D'autre part, à un niveau méthodologique dégager l'égo-géographie du récit – *a fortiori* du récit autobiographique – dans la mesure où il ne fait pas partie des méthodes canoniques d'écriture de la géographie. L'égo-géographie peut donc se démarquer du récit chronologique au profit d'un récit de spatialité (Laplante, 2010), c'est-à-dire un récit qui mette l'accent non plus sur une succession chronologique, mais sur l'élucidation d'un rapport aux lieux et à l'espace. Dans cette perspective, les représentations non textuelles, notamment graphiques, des spatialités (du savoir, des pratiques), compte tenu de l'importance de celles-ci en géographie, dans leur manière de mobiliser un langage non séquentiel mais spatial, pourraient faire éléments de corpus pour cette démarche.

L'égo-géographie telle que nous entendons la mener à bien n'a donc pas un objet, mais un projet : articuler de manière serrée l'égo (c'est-à-dire le sujet épistémique dans sa dimension identitaire) et la géographie (entendue à la fois comme un ensemble de connaissances et de méthodes) en tenant compte d'un ensemble d'enjeux, conscients et/ou inconscients, qui règlent le frayage des dimensions du sujet dans l'objet scientifique via l'engagement de celui-ci dans des situations pratiques/expérientielles. La méthode associée à ce projet ne réside pas dans le récit (auto)biographique du/de la chercheur-e, elle n'est donc pas une simple interprétation de textes de nature (auto)biographique, mais dans le dispositif qui est mis en œuvre pour accomplir le projet. Ce dispositif permet de réunir des matériaux (textes à dimensions biographiques, *écrits du for privé*³⁴, carnet de croquis³⁵, etc.), de

³⁴ Il s'agit de journaux intimes, de confessions ou de carnets qui documentent la construction des savoirs géographiques, qu'il s'agisse des carnets de terrain ou des carnets de voyage.

faire du terrain (observation, entretien), pour étudier le biographique en ses spatialités comme n'importe quel autre objet géographique – comme nous avons voulu le faire pour *La pensée paysagère* d'Augustin Berque. L'égo-géographie n'est donc pas une approche réservée aux géographes en fin de carrière, ni même un regard que l'on porte sur ses propres productions ; c'est davantage un projet de nature épistémologique qui permet d'interroger la place des géographes dans la construction des savoirs qu'ils/elles produisent, et qui pourrait être systématisé comme l'appelle aussi de ses vœux Jacques Lévy. Outre l'adoption d'une position intellectuelle et d'une méthode – comme le proposait déjà J. Lévy (1995) –, conduire un travail de ce type égo-géographique impose aux géographes qu'ils se dotent d'outils conceptuels et théoriques qui viennent soutenir l'élaboration égo-géographique – notamment les choix effectués en matière de définition des notions-clés sur lesquelles elle s'articule. L'essai que nous publions ici (**Volvey et Calbérac** dans ce numéro), '*Chose obscure avant qu'on la dise*'. *Une lecture égo-géographique de La pensée paysagère d'Augustin Berque*, élabore la dimension égo-géographique d'un texte qui ne se donne pas d'abord comme tel, bien qu'il contienne des éléments de type biographique revendiqués. Il montre comment les pratiques de terrain et de dessin sont les dispositifs d'un engagement esthétique par lesquels la problématique identitaire du sujet, Augustin Berque, trouve à se frayer dans l'objet paradigmatique de la mésologie berquienne, le paysage, jusqu'à participer fortement du *distinguo* posé dans ce texte entre pensée *du* paysage et pensée paysagère. Il propose pour soutenir cette élaboration, plusieurs types d'outils théoriques de type psychanalytique, appelés à la fois par le texte lui-même, par les diverses théories du paysage construites à partir d'une prise en considération des pratiques/expériences par divers courants de pensée en géographie et dans d'autres disciplines, et par les référents théoriques qu'A. Volvey (2012, 2014) mobilise depuis plusieurs années autour de ces questions. Ces choix ne cherchent pas à réduire l'horizon des possibles d'un projet égo-géographique, au contraire, en tant que proposition, ils appellent à son déploiement le long d'autres voies méthodologiques et théoriques.

Alors égo-géographions !

³⁵ La série « Dessin du géographe » de la rubrique éponyme des Cafés géographiques, pourrait notamment constituer un corpus d'étude. <http://cafe-geo.net/category/articles/dessin-du-geographe/>

BIBLIOGRAPHIE

- AITKEN S.C., 2001, « Shared lives: interviewing couples, playing with their children », in M. Limb et C. Dwyer (ed.), *Qualitative methodologies for geographers*, Londres, Arnold, p. 73- 86.
- ALLEMAND S. (dir.), 2007, *Comment je suis devenu géographe*, Paris, Le cavalier bleu, 224 p.
- ARCHER K., 2001, « Through the glass darkly. Re-collecting my academic life », in P. Moss (ed.), *Placing autobiography in geography*, Syracuse, SUP, p. 63-77.
- AVIS H., 2002, « Whose voice is that? Making space for subjectivities in interviews », in L. Bondi et al., *Subjectivities, knowledges, and feminist geographies. The subjects and ethics of social research*, Lanham / Boulder / New York / Oxford, Rowman & littlefield Publ. Inc, p. 199-207.
- BATAILLON C., 2008, *Un géographe français en Amérique latine. Quarante ans de souvenirs et de réflexions*, Paris, IHEAL, 249 p.
- BATAILLON C. (dir.), 2009, *Géographes, génération 1930. À propos de Roger Brunet, Paul Claval, Olivier Dollfus, François Durand-Dastès, Armand Frémont et Fernand Verger*, Rennes, PUR, 226 p.
- BERQUE A., 2008, *La pensée paysagère*, Paris, Archibooks, 112 p.
- BLANC-PAMARD C. (dir.), 1991, *Histoires de géographes*, Paris, Éditions du CNRS, 120 p.
- BLANCHARD R., 1961, *Ma jeunesse sous l'aile de Péguy*, Paris, Fayard, 241 p.
- BLANCHARD R., 1963, *Je découvre l'université : Douai, Lille, Grenoble*, Paris, Fayard, 214 p.
- BONDIL L., 1999, « Stages on journeys: some remarks about human geography and psychotherapeutic practice », *The professional geographer*, vol. 51, n° 1, p. 11- 24.
- BONDI L. et al., 2002, *Subjectivities, knowledges and feminist geographies. The subjects and ethics of social research*, Lanham/Oxford, Rowan/Littlefield Publishers, 297 p.
- BONNAMOUR J., 2000, *Du bonheur d'être géographe*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, 97 p.
- BORGHI R., BOURCIER M.-H. et PRIEUR C. (à paraître), « Performing academy : feedback and diffusion strategies for queer researchers », in R. Kulpa et J. M. Silva, *Companion geographies of (queer) epistemology*,

and practices of (queer) knowledge production 'beyond the West', Surrey / Burlington, Ashgate.

BOURDIEU P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, p. 69-72.

BUTTNER A., 2001, « Home–Reach–Journey », in P. Moss (ed.), *Placing autobiography in geography*, Syracuse, SUP, p. 22-40.

CALBÉRAC Y., 2010, *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX^e siècle*, thèse dirigée par Isabelle Lefort, Université Lumière Lyon 2, 392 p. + 400 p. En ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00551481>

CLAVAL P., 1996, *La géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*, Paris, L'Harmattan, 144 p.

CORBOZ A., 1990, « Dans l'entre-deux », in T. J. A. Bennett et R. W. Ewart (ed.), *Le sens : cultural meaning. Hommage à Raymond Tschumi*, Lausanne, L'Âge d'homme, p. 95-104.

COOK I., 2001, « You want to be careful you don't end up like Ian. He's all over the place. Autobiography in/of expanded field », in P. Moss (ed.), *Placing autobiography in geography*, Syracuse, SUP, p. 99-120.

CRANG M., 2002, « Qualitative methods: the new orthodoxy », *Progress in human geography*, vol. 26, n° 5, p. 647-55.

CUPPLES J., 2002, « The field as a landscape of desire: sex and sexuality in geographical fieldwork », *Area*, vol. 34, n° 4, p. 382-390.

DAUDEL C. (2008). *Jean Demangeot. Géographe de terrain*. Paris, L'Harmattan, 354 p.

DOSSE F., 1991, *Histoire du structuralisme. Le champ du signe (1945-1966)*, tome 1, Paris, La Découverte, 488 p.

DOSSE F., 1992, *Histoire du structuralisme. Le chant du cygne (1967 à nos jours)*, tome 2, Paris, La Découverte, 587 p.

DOSSE F., 1995, *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte, 432 p.

DOSSE F., 2005, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 480 p.

DOSSE F., 2010, « Récit », in C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia et al. (dir.), *Historiographies II. Concepts et débats*, Paris, Gallimard, p. 862-876.

DOSSE F., 2011, *Pierre Nora. Homo historicus*, Paris, Perrin, 657 p.

- DUBY G., 2011, « Égo-histoire. Première version inédite, mai 1983 », *Le débat*, n° 165, p. 101-120.
- DUNCAN N. (ed.), 1996, *Body space. Destabilizing geographies of gender and sexuality*, Londres / New York, Routledge.
- FARGE A., 1989, *Le goût de l'archive*, Paris, Le Seuil, 152 p.
- FOEHR-JANSSENS Y. et SAINT-JACQUES D., 2004, « Genres littéraires », in P. Aron, D. Saint-Jacques et A. Viala (dir.), *Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, p. 258-260.
- FOUCAULT M., 1969, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63^e année, n° 3 juillet-septembre 1969, p. 73-104.
- Geographical Review, 2001, « Doing Fieldwork », n° 1 et 2.
- HAPKE H. M. et AYYANKERIL D., 2001, « Of 'loose' women and 'guides' or, relationships in the field », *Geographical Review*, vol. 91, n° 1-2, p. 342-352.
- HARLEY B., 1995, « La carte en tant que biographie » (chap. 1), in P. Gould et A. Bailly (dir.), *Le pouvoir des cartes. Brian Harley et la cartography*, coll. Anthropos-Economica.
- KATZ C., 1992, « All the world is staged: Intellectuals and the projects of ethnography », *Environment and planning D.: Society and space*, vol. 10, n° 5, p. 494-510.
- KNAFOU R. (dir.), 1997, *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*, Paris, Belin, 438 p.
- KOBAYASHI A., 1994, « Coloring the field: gender, 'race', and the politics of fieldwork », *The professional geographer*, vol. 46, n° 1, p. 73-80.
- LAHIRE B., 2010, *Franz Kafka. Éléments pour une théorie de la création littéraire*, Paris, La Découverte, 626 p.
- LAPLANTE B., 2010, *'Dis-moi comment tu habites...': productions et agencements des valeurs dans les discours de spatialités ordinaires*, thèse dirigée par Michel Lussault, École normale supérieure de Lyon, 491 p.
- LATOUR B. et WOOLGAR S., 1996, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 303 p.
- LE LANNOU M., 1979, *Un bleu de Bretagne. Souvenirs d'un fils d'instituteur de la III^e République*, Paris, Hachette Littérature, 176 p.
- LEJEUNE P., 1975, *Le pacte autobiographique*, Paris, Le Seuil, 357 p.

- LÉVY J., 1994, *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 442 p.
- LÉVY J., 1995, *Égogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*, Paris, L'Harmattan, 190 p.
- LONGHURST R., HO E. et JOHNSTON L., 2008, « Using 'the body' as 'instrument of research' : Kimch'I and pavlova », *Area*, vol. 40, n° 2, p. 208-217.
- LLOYD K., WRIGHT S., SUCHET-PEARSON S., BURARRWANGA L. et HODGE P., 2012, « Weaving lives together: collaborative fieldwork in North East Arnhem Land, Australia », *Annales de géographie*, « Terrains de je. (Du) Sujet (au) géographique », vol. 687-688, n° 5, p. 513-524.
- LUSSAULT M., 1997, « Se penser pensant », *Espaces-Temps*, n° 64-65, p. 76-79.
- LUSSAULT M., 2000, « Actions ! », in J. Lévy et M. Lussault (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin, p. 11-36.
- MOSS P. (ed.), 2001, *Placing autobiography in geography*, Syracuse, Syracuse University Press, 235 p.
- MYERS A. G., 2001, « Protecting privacy in foreign fields », *The Geographical Review*, vol. 91, n° 1-2, p. 192-200.
- NAST H. (ed.), 1994, « Women in the field », *The professional geographer*, n° 46-1.
- NORA P. (dir.), 1987, *Essais d'égo-histoire*, Paris, Gallimard, 375 p.
- PARR H., 2001, « Feeling, reading and making bodies in space », *The Geographical Review*, vol. 91, p. 158-167.
- PITTE J.-R., 2002, *Philippe Lamour. Père de l'aménagement du territoire*, Paris, Fayard, 369 p.
- PONTON R., 2004, « Auteur », in P. Aron, D. Saint-Jacques et A. Viala (dir.), *Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, p. 33-34.
- PUNCH S., 2001, « Multiple methods and research relations with children in rural Bolivia », in M. Lymb and C. Dwyer (éd.), *Qualitatives methodologies for geographers*, Londres, Arnold, p. 165-80.
- REGNAULD H., 2012, « Carnet de colloque », *Annales de géographie*, n° 687-688, p. 462-467.

- REYNAUD A., 1995, « Vingt ans après ou un géographe à la recherche de lui-même », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 91-92, p. 146-147.
- RICŒUR P., 1985, *Temps et récit : le temps raconté*, tome 3, Paris, Le Seuil, 426 p.
- ROSE G., 1993, *Feminism and geography. The limits of geographical knowledge*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 205 p.
- ROSE G., 1997, « Situating knowledges. Positionality, reflexivities and other tactics », *Progress in Human Geography*, n° 21-3, p. 305-320.
- SANGUIN A.-L., 1993, *Vidal de La Blache (1845-1918). Un génie de la géographie*, Paris, Belin, 383 p.
- SHARP J., 2005, « Geography and gender: feminist methodologies in collaboration and in the field », *Progress in human geograph*, vol. 29, n° 3, p. 304-309.
- SOJA E. W., 2009, « Taking space personally », in B. Warf et S. Arias (ed.), *The spatial Turn. Interdisciplinary perspectives*, London, Routledge, p. 11-35.
- STASZAK J.-F. (dir.), 2001, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, 313 p.
- STASZAK J.-F., 2003, *Géographies de Gauguin*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 256 p.
- VOLVEY A., 2003, « Terrain » in J. Lévy et M. Lussault (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, p. 904-906.
- VOLVEY A., 2012, *Transitionnelles géographies. Sur le terrain de la créativité artistique et scientifique*, mémoire d'Habilitation à diriger des recherches sous la direction d'Isabelle Lefort, Université Lumière Lyon 2, 3 volumes disponibles en ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00803871>
- VOLVEY A., 2014, « Le corps du chercheur et la question esthétique dans la science géographique », *L'information géographique*, vol. 31, n° 1, p. 92-117.
- VOLVEY A., CALBÉRAC Y. et HOUSSAY-HOLZSCHUCH M. (dir.), 2012, « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, n° 687-688.
- WOLFF D., 2005, « Albert Demangeon (1872-1940). De l'école communale à la chaire en Sorbonne, l'itinéraire d'un géographe moderne », thèse dirigée par Marie-Claire Robic, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 865 p.

WUNENBURGER J.-J., 1996, « Imagination géographique et psychogéographie », *in* J. Poirier et J.-J. Wunenburger (dir.), *Lire l'espace*, Bruxelles, Ousia, p. 399-414.